

Jacques DUFRESNE (1941 - )

Philosophe, fondateur de la revue *CRITÈRE* et de l'Encyclopédie *l'AGORA*  
(1979)

# “La déprofessionnalisation”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/)

Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

à partir de l'article de :

Jacques Dufresne, "**La Déprofessionnalisation**". Un article publié dans la revue **CRITÈRES**, Montréal, no 25, printemps 1979, pp. 123-134..

M. Jacques Dufresne (1941 - ) est philosophe, le fondateur de la revue CRITÈRE et de [l'Encyclopédie l'Agora](#).

[Autorisation formelle de l'auteur accordée le 18 novembre 2005 de diffuser cet article dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : [dufresne@agora.qc.ca](mailto:dufresne@agora.qc.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 15 avril 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



## Table des matières

[Introduction](#)

[La liberté d'Oedipe](#)

[Ersatz de liberté](#)

[Historique de la prise en charge](#)

[Le corps autonome](#)

[Compétence et vertu](#)

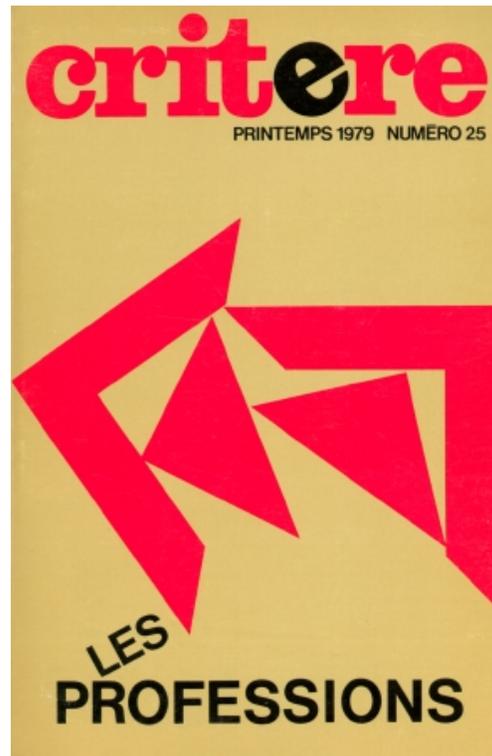
[La qualité des êtres](#)

[Nourriture](#)

Jacques DUFRESNE

Philosophe, fondateur de la revue *CRITÈRE* et de l'Encyclopédie *l'AGORA*

“La déprofessionnalisation”



Un article publié dans la revue **Critères**, Montréal, no 25, printemps 1979, pp. 123-134.

Jacques DUFRESNE

Philosophe, fondateur de la revue *CRITÈRE* et de l'Encyclopédie *L'AGORA*

“La déprofessionnalisation”

Un article publié dans la revue **Critères**, Montréal, no 25,  
printemps 1979, pp. 123-134.

## Introduction

[Retour à la table des matières](#)

CHAQUE fois que nous cessons d'assumer un aspect de nous-mêmes ou de notre vie, un professionnel s'en empare pour en faire sa raison d'être et son gagne-pain. Nos sauveurs sont en même temps nos parasites et nos assassins. Méfions-nous de ces inconnus qui nous veulent du bien ! C'est en ces termes que le problème de la professionnalisation est le plus souvent posé.

Il s'agit déjà d'une mode. Le mot de Nietzsche est toujours vrai : « lorsqu'une grande vérité triomphe sur la place publique, soyez sûrs qu'un grand mensonge à combattu pour elle. » La grande vérité en l'occurrence, c'est que la liberté est pour l'homme une démesure sans laquelle il tombe au-dessous de lui-même. Le grand mensonge, c'est l'illusion qui nous porte à croire qu'il suffira d'affaiblir les professionnels bien nantis pour faire triompher la bonne cause.

## La liberté d'oedipe

[Retour à la table des matières](#)

Que la liberté soit pour l'homme une démesure, nul ne l'a mieux compris que Sophocle dans *Oedipe roi*. Dans la nuit, Oedipe tue un inconnu qui l'attaquait. Quand on lui apprend que c'était son père, il assume son geste comme s'il avait agi en pleine conscience de ce qui se passait. Pas un instant, il ne songe à s'excuser lui-même en accusant la nuit. Il avait la circonstance la plus manifestement atténuante, il ne l'invoque pas devant son tribunal intérieur. Il n'attend même pas que la justice extérieure intervienne. S'étant de lui-même réduit à l'état de vagabond, il se crève les yeux pour ne plus offenser la lumière du jour de son regard souillé. La nature du châtement importe peu ici. Elle est en conformité avec les mœurs du temps. C'est le sentiment aigu de responsabilité qui importe.

À cause de son crime et de ses relations incestueuses avec sa propre mère, Freud a fait d'Oedipe l'archétype du complexe qui porte son nom ; mais, tel que Sophocle nous le présente, ce roi déchu est avant tout le modèle de l'être autonome.

Jamais nous n'avons eu autant de raisons de croire que nous agissons dans la nuit. Depuis ceux de la sociologie jusqu'à ceux de la génétique, mille déterminismes attendent aux portes de notre conscience que nous les utilisions pour réduire notre responsabilité. Il en résulte une mentalité conduisant en -droite ligne à la prise en charge totale de l'individu et à son remodelage systématique.

Nous ne voulons point de ce meilleur des mondes ? Il faut alors être conséquent. Seule la démesure d'Oedipe - qui préfigure celle du Christ - pourrait nous permettre d'inverser le cours des choses : savoir que l'on n'est pas responsable et tout assumer comme si on l'était au degré suprême. Hors de cette folie, qui était aussi celle de Don Quichotte, nous sombrons dans l'uniformité définitive et irrémédiable.

Si Oedipe est réduit à la marionnette que notre siècle a vue en lui, le mot générosité, le mot noblesse, le mot qualité lui-même perdent leur sens. Dans le vieillard qui se tient droit, dans le baigneur qui plonge pour sauver un inconnu, dans le soldat qui rampe sous les balles pour aider un compagnon, dans tout ce que nous admirons, il y a une responsabilité qui est assumée au-delà de ce qu'exige l'évidence objective. C'est cette valeur centrale, cette vertu essentielle qui est l'enjeu suprême des grands débats actuels, y compris celui qui porte sur la prise en charge des individus par les professionnels.

## Ersatz de liberté

[Retour à la table des matières](#)

Certains, c'est le cas des libertariens, s'intéressent à l'homme en tant qu'agent économique. Si englobant que soit le sens qu'ils donnent au mot économique, il n'en reste pas moins que la liberté dont ils font un absolu doit être subordonnée à des valeurs plus hautes. Par honneur, par bonté, par pitié même, un être humain doit constamment s'élever au-dessus des lois du marché. Quand on aime réellement ses concitoyens, quand on comprend qu'ils ont besoin de beauté et d'air pur, on ne construit pas une usine à un endroit où il conviendrait d'aménager un jardin ou d'édifier une cathédrale. Le libéralisme pur n'a de sens que dans un monde d'objets. Or c'est précisément ce monde d'objets qui éteint les êtres humains au point de les réduire à un ensemble de pièces détachées dont chacune dépend d'un spécialiste.

Les partisans de l'autogestion seront tentés de passer à l'autre extrême, de considérer l'homme comme un agent ludique dont l'autonomie sera d'abord une absence de contraintes et de retenue dans le plaisir. Bien que les séquelles du puritanisme rendent encore la réflexion difficile en cette matière, il faut rappeler avec énergie que si on perd la capacité de sacrifier le plaisir à des biens supérieurs, on accélère le processus par lequel les êtres humains se transforment en objets. Et ces biens supérieurs, ce sont la fidélité, l'honneur, la responsabilité, la générosité ; vertus par lesquelles on s'engage au-delà de ce que les faits exigent. Le pur agent ludique est l'équivalent exact du pur agent économique.

En réfléchissant sur la critique de la prise en charge par les autres, c'est donc le modèle oedipien de la prise en charge de soi-même que nous aurons en vue. Dans cette critique, on vise d'abord les professions libérales et, en second lieu, celles qui sont apparues plus récemment : psychologues, travailleurs sociaux, sexologues, nutritionnistes, récréologues, etc.

## Historique de la prise en charge

[Retour à la table des matières](#)

Il peut sembler paradoxal qu'on s'attaque aux professions libérales dans une entreprise visant à restaurer la liberté. Il faut savoir qu'elles ne sont pas nécessairement libératrices. Elles l'ont pourtant été dans le passé, du moins par abstention. Lorsque l'homme était présumé libre et responsable, sa sphère d'autonomie était considérable et personne n'osait y intervenir. Si, par exemple, la médecine psychosomatique ne s'est pas développée, c'est sans doute moins par manque d'outils intellectuels adéquats qu'en raison de l'idée chrétienne du libre arbitre. Le médecin n'intervenait qu'à la surface visible et organique du mal. De leur côté, les hommes de loi et les prêtres se prononçaient sur des actes et non sur des intentions, des circonstances atténuantes ou des déterminismes sociaux, biologiques ou psychologiques. L'individu trouvait sa sécurité dans l'abandon à Dieu et dans la solidarité avec une communauté vivante.

La prise en charge a coïncidé avec le rétrécissement progressif de la sphère d'autonomie, lequel, à son tour, a coïncidé avec le développement des sciences humaines et biologiques. Les savants eurent peu à peu accès à ce cœur de l'homme que Dieu seul pouvait scruter. Il était naturel qu'ils fournissent des tuteurs à ceux qu'ils rendaient ainsi orphelins de leur Dieu. Les professionnels de formation scientifique furent ces tuteurs. Mais nous approchons de la limite de ce processus, tant pour des raisons d'ordre matériel ayant trait au coût et à l'organisation des services que pour les raisons d'ordre spirituel que nous avons évoquées.

L'élimination précipitée des tuteurs étant une chose impensable, la question à laquelle il faut répondre est la suivante : à quelles conditions les professions pourraient-elles devenir libératrices sans que l'apport des sciences humaines et biologiques soit négligé ? Comment faire en sorte que les tuteurs n'abusent pas du pouvoir que leur donne leur savoir ? Cette question est analogue à celle que l'on se pose depuis longtemps dans le domaine des sciences physiques : comment éviter que la science ne devienne une force destructrice entre les mains de ceux qui l'appliquent ou qui en règlent l'usage ? L'équivalent des armes atomiques dans le domaine des sciences humaines, ce sont les techniques de manipulation, de contrôle et de conditionnement.

Dès qu'un adolescent a cru comprendre une page réductiviste, qu'elle soit de Freud ou de Skinner, il s'empresse d'en faire l'essai sur ses proches avec, le plus souvent, une volonté de puissance mal déguisée. Ce fait banal illustre bien la mentalité au sein de laquelle les professions scientifiques ont proliféré. Chaque nouvelle grille crée une nouvelle culpabilité, faisant naître ainsi le besoin de nouveaux agents de sécurité. Les armes utilisées sont d'autant plus dangereuses que leur zone d'intervention est plus rapprochée du cœur de l'être.

## Le corps autonome

[Retour à la table des matières](#)

S'il est vrai que « notre corps est notre meilleure sagesse » (Nietzsche), il est vrai aussi qu'il est notre meilleure liberté. Comment donc, pour protéger cette liberté, tenir les professionnels de la santé à la bonne distance ? D'autant de plus en plus de l'usage que les hommes font de leur savoir, les écologistes s'efforcent de rendre intouchables les espaces verts, les vieux édifices et les animaux menacés. Ils avaient peut-être quelques précurseurs parmi tous ceux qui, depuis le moyen âge jusqu'au début de ce siècle, se sont opposés à la vivisection et à l'exploration de l'intérieur du corps humain. Nous savons en tout cas aujourd'hui que les derniers auraient eu de bonnes raisons, sinon d'arrêter le progrès, du moins de s'interroger sérieusement sur l'usage qu'on allait faire du nouveau savoir que la suppression des interdits rendrait possible.

Le corps a perdu son secret, et ce, non pas aux mains de celui qui l'habite, mais de ceux qui ont pour fonction de le soigner. On pourrait refaire l'équilibre en partageant la science médicale entre tous ceux qui ont été dépossédés de ce corps dont ils étaient les seuls à deviner le mystère. Mais à supposer même que les gens aient le temps de s'initier aux grands principes de la médecine, les connaissances théoriques qu'ils acquerraient ainsi ne leur permettraient sans doute pas d'entrer en possession de leur corps. Devant leur propre maladie, les médecins sont aussi démunis que leurs patients. C'est moins le mal que l'angoisse et l'objectivation qui nous rendent dépendants de la médecine.

## Compétence et vertu

[Retour à la table des matières](#)

La plupart des maladies bénignes peuvent dégénérer en maladies mortelles et c'est le devoir du médecin d'en avertir son patient. Le docteur Knock avait vu juste. Mais dès que le problème est posé en ces termes, la porte est ouverte à l'angoisse et à la dépendance. Qui, par exemple, voudra prendre le risque de perdre l'ouïe en refusant de traiter une otite par des doses massives de pénicilline« >

Un véritable miracle se produit toutefois dès que le colloque singulier s'établit, dès que le malade cesse d'être un objet pour devenir un être. L'humanité sans la compétence ne peut toutefois pas opérer ce miracle. Le clinicien incompetent est d'ailleurs aux prises avec un doute sur lui-même qui l'empêche d'être assez disponible pour compléter son diagnostic par un jugement qui s'adresse à l'homme qui est devant lui. S'il est vrai, comme tout nous porte à le croire, que la compétence est de plus en plus difficile à concilier avec l'humanité, il faut en conclure que notre science médicale est malade elle aussi et que c'est elle qu'il faut d'abord soigner. En la déprofessionnalisant.

Déprofessionnaliser la médecine, cela veut dire y réintroduire ce jugement qui rend les professions libérales libératrices, précisément parce qu'il n'est le propre d'aucune profession en particulier, mais de l'être humain en tant que tel. Un individu doué de finesse peut mettre

ses visiteurs à l'aise d'un seul regard. D'un seul regard aussi, il peut deviner le mystère de l'homme qu'il a devant lui, à condition d'avoir à lui consacrer non seulement du temps, mais aussi de l'être et de la vie. Il faut, en d'autres termes, que la compétence du spécialiste soit toujours subordonnée à la vertu de l'homme. Mais comment dire ces choses essentielles de façon à les faire sortir de la banalité qui les neutralise ? C'est l'humanité, c'est la compassion qui fait défaut, on ne le sait que trop, mais il ne suffit pas de nommer ces sentiments, il faut les évoquer de façon à les rendre vraiment désirables, tâche qui incombe d'abord à l'artiste et au poète.

Dès le début de l'ère moderne, Rembrandt entre autres s'est acquitté de cette tâche de façon exemplaire. Son oeuvre commence par la Leçon d'anatomie où, pour la première fois peut-être, un grand peintre explore l'intérieur du corps humain ; par la suite, il semble avoir voulu indiquer le chemin de l'équilibre en donnant à la tendresse et à la compassion les plus beaux visages qu'elle eut jamais en peinture : *Bethsabée*, *Aristote contemplant le buste d'Homère*, *Le philosophe au pied de l'escalier*.

De peur de nous briser, les êtres qui nous connaissent le mieux mettent parfois des années à nous révéler des vérités élémentaires sur nous-mêmes. A quelle vérité tel ou tel patient est-il en mesure de faire face aujourd'hui ? C'est la première question qu'un médecin devrait se poser. A certains, on peut dire qu'ils sont atteints du cancer ; à d'autres, il faut répéter qu'ils vont bien, jusque sur leur lit de mort. Le clinicien qui possède l'art de mesurer ainsi la vérité n'a pas besoin d'abuser des médicaments pour rassurer ses malades.

## La qualité des êtres

[Retour à la table des matières](#)

Il est évident, d'autre part, qu'à partir du moment où le rapport d'être à être passerait au premier plan, l'actuelle division des tâches perdrait une partie de son fondement. D'obscurès infirmières, dont l'humanité a été reconnue et éprouvée, pourraient remplacer un médecin moyennant un léger complément de formation théorique. Bien d'autres choses pourraient être bouleversées. Il est plus facile de

donner une formation spécialisée adéquate à ceux qui ont déjà la qualité d'être que de greffer la qualité d'être sur ceux qui n'ont que le know-how.

Mais qui peut juger de la qualité des êtres ? À quels signes extérieurs la reconnaît-on ? Sous l'Ancien Régime, les aristocrates prétendaient que le sang et la lignée leur conféraient la noblesse. Dans l'Église, on reconnaissait le saint à ses oeuvres et à son rayonnement. On faisait de même pour les sages dans les sociétés organiques. Le jugement était porté soit par des autorités légitimes, soit par un public ayant un contact direct avec les personnalités concernées.

Or, dans nos sociétés, seul le nombre fait autorité, soit sous la forme de l'opinion majoritaire, soit sous celle de la vérité scientifique. Cela est si vrai que dans le monde scolaire il n'y a pratiquement plus d'évaluation possible dans tous les domaines où le jugement de valeur est le seul instrument adéquat. On comprend que certains soient tentés de briser les tables de la compétence sous prétexte qu'elle est de plus en plus réduite à un savoir objectif et spécialisé ; mais faudra-t-il ensuite livrer le monde aux charismatiques ? Parmi tous ceux qui s'engouffreraient dans le vide ainsi créé, comment reconnaîtrait-on ceux qui ont l'authentique qualité d'être ?

La fonction remplie par les systèmes traditionnels de sélection est désormais remplie en grande partie par les media. Le public transforme les vedettes en modèles dans la mesure précise où il est privé de contact direct avec des êtres de qualité. Mais le medium devenant plus important que le message, les risques sont considérables. Si tant d'américains vont se mettre sous la férule d'un gourou, n'est-ce pas surtout parce qu'ils ne savent plus distinguer le spectacle de la vie réelle ?

Il importe donc d'empêcher l'école de se dégrader au point que seul le savoir quantifiable puisse servir de fondement à la sélection. Précisons tout de suite que ce n'est pas en essayant de ressusciter une culture générale exangue qu'on pourra améliorer les choses, ni en continuant de mettre l'accent sur cet esprit critique qui est la dernière trouvaille de notre pédagogie désespérée.

## Nourriture

[Retour à la table des matières](#)

Le mot culture est récent. Au seizième siècle, c'est le mot nourriture qu'on employait. Il faut revenir au mot nourriture et poser, avec naïveté, la seule question vraiment importante en éducation : qu'est-ce qui peut rendre un homme meilleur, c'est-à-dire plus courageux, plus généreux, plus responsable ? Qu'est-ce qui peut nourrir l'âme ? Qu'est-ce qui peut produire en elle l'équivalent de la photosynthèse ? Dans la patrie de l'esprit critique, la France, les enfants se jettent avec une inquiétante avidité sur un héros à la fois simpliste et dépoétisé : Goldorak. Ne vaudrait-il pas mieux revenir à Plutarque et présenter à la télévision les héros des Vies en parallèles ? Rien ne remplacera jamais les nourritures élémentaires : la nature qui produit l'émerveillement, le modèle qui suscite l'admiration, l'amour maternel qui donne cette sécurité lumineuse sans laquelle il n'est pas de grandeur.

En attendant cette hypothétique mutation des mentalités, il ne serait pas insensé de mettre d'anciens malades dans les jurys qui font la sélection des candidats aux études médicales. On pourrait les choisir parmi les personnes âgées ajoutant ainsi à leur crédit l'expérience de la vie à celle de la maladie. Dans les jurys de sélection pour des études telles que le droit, les relations industrielles ou les sciences économiques, on pourrait mettre d'anciens ouvriers et d'anciens patrons. Ils seraient appelés à se prononcer sur les qualités humaines des candidats.

Ce que nous venons de dire de la médecine s'applique mutatis mutandis à toutes les professions libérales. Pour continuer à inspirer respect et considération, elles devront redevenir libératrices : tel est le sens que nous donnons au mot déprofessionnalisation. Il ne s'impose dans ce cas que dans la mesure où le mot humaniser a perdu son impact.

À l'heure actuelle, les professions libérales sont en déclin. À propos de l'évolution des professions juridiques en France, Hubert

Lafont et Philippe Meyer écrivaient récemment : « Force est de constater que dans les sociétés libérales les professions du même nom ne jouent plus que des seconds rôles. »<sup>1</sup> Dans une étude sur l'évolution des professions aux États-Unis, Adam Yarmolinsky écrivait de son côté :

There are reasons to believe that the status of the professional in America has begun to decline in recent years, and that current trends in American society will continue and even accelerate that decline, unless professionals modify their practices and their attitudes in response to these trends, while maintaining a fundamental commitment to the intellectual core of the professional functions.<sup>2</sup>

S'il faut ramener certaines professions vers la liberté, il en est d'autres par contre dont il faut souhaiter la disparition pure et simple parce qu'elles n'existent que pour combler artificiellement des lacunes criantes de nos sociétés. On voit des sexologues qui s'occupent des parents d'un psychologue, lequel pendant ce temps intervient auprès des enfants d'un récréologue. Cette prise en charge bureaucratique est particulièrement manifeste dans le domaine de la justice.

Dans la *Justice en miettes*, Lafont et Meyer établissent un parallèle saisissant entre deux types de système judiciaire, celui d'une ville nouvelle désignée sous le nom de Néopolis et celui d'une ville de province appelée Saint-Terroir.

À Saint-Terroir, on fait la justice comme monsieur Jourdain faisait de la prose : sans le savoir. Se connaissant entre eux, étant pour la plupart nés tout près de l'endroit où ils travaillent, magistrats et avocats respectent une multitude de lois non écrites qui assouplissent et simplifient les procédures. Les corps intermédiaires et les personnes privées, les curés principalement, peuvent intervenir hors cours dans bien des cas. On assiste à un véritable concert de gestes gratuits ayant pour effet de rendre la justice tout en ne donnant jamais au prévenu le sentiment qu'il est un numéro pris dans un engrenage absurde.

Le tribunal s'occupe en effet assez peu de la pureté technique de ses actes et personne ne songerait à lui en tenir rigueur, non d'ailleurs que l'on s'insurge contre la légalité de ses arcanes, mais parce que la légitimité en

---

<sup>1</sup> Hubert LAFONT et Philippe MEYER, *Justice en miettes*, P.U.F. 1979, p. 74.

<sup>2</sup> In *Daedalus*, Winter 1978, « A New America ».

termes de loi et de droit purs n'est pas ici une référence. Ce qui compte avant tout c'est l'ordre public institué. Le modèle qu'adopte l'institution, c'est celui de la justice de paix traditionnelle, une justice qui se veut et se dit proche des choses et des hommes, et qui est suffisamment sûre d'elle-même pour ne pas craindre d'être taxée d'arbitraire. <sup>3</sup>

À Néopolis, par contre, la pureté technique devient une obsession. Ne se connaissant pas entre eux, les intervenants se protègent en se cachant derrière un paravent de règlements et d'expertises. Réagissant contre ce formalisme, les travailleurs sociaux éprouvent le besoin de prendre systématiquement la part des prévenus, généralisant ainsi la justice des mineurs, laquelle consiste plus à analyser des -symptômes psychologiques et sociaux qu'à juger des actes. Mais, étant eux-mêmes pris dans un engrenage, ces travailleurs sociaux deviennent souvent un facteur supplémentaire d'absurdité pour le prévenu, qui est égaré au milieu d'un monde dont il ne connaît ni l'alpha ni l'oméga.

Les enjeux sociaux dès lors, qu'il s'agisse de divorce, de mesure de placement, d'assistance judiciaire ou d'audience correctionnelle, ne peuvent plus être immédiatement perceptibles. Il n'y a plus à la limite de juridiction (c'est-à-dire de population instituée juridiquement), mais une collection d'individus sans racines, sans sens, sans surface, du moins exprimés socialement et lisibles comme tels. Dans de semblables circonstances, les dossiers auraient dû revêtir une importance extrême, en tant que principale, sinon unique source d'information et d'évaluation. Mais ils ne sont composés le plus souvent que de fiches standards, comportant des renseignements laconiques qui répondent eux-mêmes à des questions standardisées. On s'en lamente.

Force est alors de se rabattre sur les avocats, les assistantes sociales, les enquêteurs sociaux, les experts et autres auxiliaires de justice. Eux seuls peuvent étoffer un peu les affaires et fournir ce contexte social dont on a besoin pour travailler. <sup>4</sup>

Lafont et Meyer font ressortir également que, contrairement à ce qui se passe à Néopolis, à Saint-Terroir on juge des actes présumés libres et on a recours aux experts pour établir les faits, non les responsabilités. La qualité de la justice est assurée par la population elle-même, laquelle a conservé l'art subtil d'atténuer les peines sans

---

<sup>3</sup> LAFONT et MEYER, op. cit., p. 34.

<sup>4</sup> Ibid., p. 22.

porter atteinte au principe de responsabilité hors duquel on glisse inéluctablement vers l'univers concentrationnaire.

Bien entendu, c'est la disparition de Néopolis qu'il faudrait d'abord souhaiter. Par ce biais, on entre hélas dans la dialectique infernale du tout ou rien, du rien qui désespère, du tout dont l'expérience a prouvé qu'il peut être pire que le rien. Il n'en demeure cependant pas moins que chacun de nos choix quotidiens oriente les choses dans un sens plutôt que dans l'autre, fût-ce d'une manière imperceptible.

Parmi les choix auxquels nous devrions prêter une attention particulière, il y a ceux qui concernent la santé, l'urbanisme, le développement économique et, surtout, ceux qui touchent à la politique de l'emploi. Il faut s'attendre à ce qu'un nombre croissant de jeunes soient dans l'obligation de choisir entre des activités professionnelles plus ou moins parasitaires et créées à leur intention, et des activités créatrices où le gagne-pain n'est pas assuré. On devrait, après avoir limité la croissance des Néopolis, favoriser les activités créatrices, c'est-à-dire l'art, l'artisanat et les petites entreprises, qui peuvent s'en rapprocher même quand elles -atteignent un très haut degré de technicité. Celui qui accomplit un travail créateur avec joie est par là même autonome, si humble que soit son travail. Il est aussi un facteur de stabilité sociale, donc d'enracinement ; tant et si bien qu'il est bientôt en état de rendre des services que l'on pourrait, sans lui, se sentir obligé de confier à des professionnels.

Si on analysait les budgets des cités du Moyen Âge et de la Renaissance, on constaterait sans doute que la part des fonds publics et privés consacrée à l'art y équivalait à celle qui est consacrée aujourd'hui aux services sociaux et à l'éducation scolaire. Ce luxe, que l'on est bien sûr en droit de juger sévèrement, était aussi un service indirect aux individus et à la communauté. Le citoyen de Florence ou de Chartres était entouré de modèles qui le nourrissaient, l'aidaient à redresser l'échine et à croire en sa propre liberté. À travers les statues de Donatello ou celles du grand portail de sa cathédrale, c'était l'âme d'Oedipe qui se mêlait à la sienne.

Dans nos sociétés, les modèles ont été remplacés par des miroirs. Regardant de chaque côté de nous plutôt que vers le haut, nous avons de la pitié par les faibles et pour les malades, mais rien ne nous élève plus au-dessus de nous-mêmes. A ce compte, le niveau moyen risque

d'être bientôt si bas que personne ne sera plus en mesure de donner et que, la pudeur aidant, on passera de l'État-Providence à l'État policier.

L'État-Providence et l'État policier sont l'envers et l'endroit d'une même réalité ; ils résultent tous deux de l'émiettement des sociétés et de l'hypertrophie consécutive des droits par rapport aux devoirs ; les rouages mis en place pour le premier n'ont besoin que de légers ajustements pour servir au second.

Sur ce point, le message de Soljénitsyne et celui d'Ivan Illich coïncident parfaitement. Chacun à sa manière, ces deux prophètes, les plus influents de la dernière décennie, nous rappellent qu'à l'Ouest comme à l'Est le point de convergence de tous les idéaux est de plus en plus occulté.

Le chemin que nous avons parcouru depuis la Renaissance a enrichi notre expérience, mais nous avons perdu le Tout, le Plus Haut, qui fixait autrefois une limite à nos passions et à notre irresponsabilité. Nous avons placé trop d'espairs dans les transformations politico-sociales, et il se révèle qu'on nous enlève ce que nous avons de plus précieux : notre vie intérieure. À l'Est, c'est la foire du parti qui la foule aux pieds ; à l'Ouest la foire du Commerce : ce qui est effrayant ce n'est même pas le fait du monde éclaté, c'est que les principaux morceaux en soient atteints d'une maladie analogue.

Fin du texte